

Document Citation

Title	Dossiers du cinéma--extrait. Mère Jeanne des anges
Author(s)	Jean Loup Passek
Source	<i>Casterman (Firm)</i>
Date	c1971
Type	book excerpt
Language	French
Pagination	141-143
No. of Pages	4
Subjects	Kawalerowicz, Jerzy (1922), Gwozdziec, Poland
Film Subjects	Matka Joanna od aniolów (Mother Joan of the angels), Kawalerowicz, Jerzy, 1961

Mère Jeanne des Anges

Matka Joanna od Aniolow, de Jerzy Kawalerowicz

Au festival de Cannes 1961, on assiste au double triomphe de *Viridiana* et de *Mère Jeanne des Anges*. Belle occasion pour *L'Osservatore Romano* de tempêter : « Pour la première fois peut-être dans l'histoire des festivals internationaux, aux habituelles exhibitions est venue s'ajouter une suite de représentations impies et blasphématoires. » La querelle s'enveninant et risquant de dénaturer complètement son film, Kawalerowicz réplique : « Mon film est une protestation contre les entraves imposées à l'homme extérieur, qu'il soit catholique ou non. Le cas de ces religieuses possédées par le démon est seulement un cas particulier où culminent les entraves apportées au libre développement individuel. Bien sûr, j'ai choisi ce cadre précis parce que je défends une position matérialiste contre l'attitude idéaliste : mais mon but n'est pas dirigé contre la religion ou la foi car je crois que ce problème concerne la nature humaine en général. » *Mère Jeanne des Anges* ne saurait être une attaque contre la religion à moins que l'on confonde sciemment celle-ci et ses déviations les plus paroxystiques. Kawalerowicz réserve ses flèches à l'obscurantisme et au dogmatisme qui contribuent à étouffer les aspirations les plus simples et les plus nobles de la nature humaine. Mère Jeanne n'est-elle pas davantage victime de l'atmosphère où elle est contrainte de vivre, des rites sacrés qu'elle perpétue quotidiennement, même s'ils prennent parfois l'aspect d'une parodie, que des soi-disant démons qui l'habitent ?

Kawalerowicz, en jouant avec intelligence de la valeur symbolique des noirs et des blancs, a imaginé un décor habilement stylisé qui est déjà une introduction à la névrose. Entre le couvent des nonnes — architecture sévère livrée à la magie de l'ombre et de la lumière — et l'auberge — murs lépreux, recoins que la

chaleur du jour ne visitera jamais — existe un no man's land quasiment irréel, paysage mame-lonné et lunaire, privé de végétation. Au centre de cette désolation se dresse le bûcher noirci où a été immolé le curé Garniec (l'Urbain Grandier de Loudun). La possession de Mère Jeanne est-elle née de la profonde et désespérante inadéquation existant entre les aspirations d'une femme encore jeune et désirable et l'univers superstitieux et fanatisé vers lequel on l'a sans doute poussée ? Le personnage demeure fortement ambigu et le metteur en scène répugne visiblement à donner une explication psychanalytique rationnelle de son comportement. Simulatrice, Mère Jeanne ? Comédienne emportée dans les tourbillons de l'orgueil et du masochisme ? Sans aucun doute : « Vous voudriez que je me calme, dit-elle à l'abbé Suryn, que je devienne terne et grise, amoindrie, que je sois l'égale de toutes les autres religieuses. Nous vouliez le savoir ? Soit. C'est moi, moi-même qui ouvre mon âme aux démons. » Et cela, quelques secondes après qu'elle lui ait avoué « le plus terrible c'est que je me complais dans la possession. Elle me donne de la joie, je suis fière de mon sort et je trouve un certain contentement de ce que les démons me torturent plus qu'une autre. » La perversité est telle que la simulation inconsciemment s'efface. S'il y a envoûtement, c'est parce que la supérieure a délibérément dépassé les limites de sa révolte. Son désir de libération l'a conduite aux portes de la folie mystique et son magnétisme a probablement suffi pour entraîner dans ses fantasmes les autres nonnes. Le passage de l'abbé Suryn va bouleverser cette comédie contrôlée. Le religieux va jouer le rôle d'un révélateur. Et par un paradoxe cruel, cet homme ascétique qui ne raisonne qu'en termes de salut et de damnation, va faire naître chez Mère Jeanne un sentiment qui ne demandait qu'à s'extérioriser : l'amour.

Car il s'agit bien de l'amour profane. De la beauté de l'amour profane. La tragédie viendra de ce que l'abbé Suryn empêtré dans les méandres d'un mysticisme sans issue voudra combattre la naissance de cet amour — dont il partage avec épouvante « l'égarement » — avec des armes théologiques absolutistes. L'autodamnation s'impose à lui, non seulement comme la plus belle des preuves d'amour, mais comme la seule possible. Ce suicide spirituel ne s'obtiendra que par le sacrifice de deux innocents. C'est l'abbé lui-même qui a prononcé le mot amour : « La rédemption est dans l'amour. » Et Jeanne : « Rends-moi sainte. » Effrayé par l'ambiguïté du langage, Suryn s'écrie alors : « Non, non, cela je ne puis le faire. » Mais déjà l'on comprend que sa décision est prise et qu'il a choisi sa damnation.

L'échec de Mère Jeanne rejoignant celui de Sœur Marguerite (qui, tombée amoureuse d'un chambellan beau parleur, s'est vue elle aussi abandonnée), on pourrait penser que le jugement de Kawalerowicz est sans appel : le mysticisme tout comme la naïveté et l'inexpérience conduisent à la même impasse, celle d'une solitude tourmentée. Le point de vue n'est pas pessimiste. Le propos est ailleurs. *Mère Jeanne des Anges*, pamphlet contre les aberrations d'une religion repliée sur elle-même, asphyxiée par ses dogmes et ses interdits, est aussi un hymne à la vie. Une fois de plus, ce n'est pas, comme certains ont tenté de le démontrer, la religion — ou toute idéologie collective — qui est fustigée, mais bien plutôt l'usage qu'en font ses thuriféraires les plus zélés. Il n'est pas interdit de penser que Kawalerowicz a également mis en garde les spectateurs contre certaines doctrines politiques qui cherchent à étouffer les aspirations les plus naturelles des individus au profit d'un dogmatisme abstrait et desséchant.

Film sur la séduction, *Mère Jeanne des Anges* se devait d'être un film séduisant. On a cherché quelques rapprochements flatteurs : Bergman ou Bresson. Bergman ? Une certaine parenté formelle, mais non point les angoisses métaphysiques du Suédois. Bresson ? Aucune affinité.

Le cinéaste polonais a-t-il besoin de nobles bêquilles pour s'imposer ? Cette manière feutrée qui consiste à surprendre le trait le plus révélateur des visages en se servant de l'élégance d'un travelling ou d'un panoramique; cette confrontation perpétuelle entre l'homme et l'objet, dont la valeur symbolique permet à la séquence de prendre son envol, ne ressemblent en rien à un procédé. Rien de primaire dans le choix des symboles. Si un danger guette le réalisateur, c'est plus la sophistication que la banalité. Le comble de l'art, c'est aussi bien souvent le comble de l'habileté technique : ainsi, la stupéfiante scène de flagellation dans le grenier où Mère Jeanne écarte de ses mains tremblantes la houle des draps qui la séparent de l'abbé, tandis que s'envole une nuée de pigeons. Et quelques instants plus tard, le bruit des chaînes d'étendage, dont le sourd grincement s'harmonise de façon presque insoutenable avec le claquement de la discipline sur les corps à demi dénudés — extraordinaire instant de cinéma qui consacre le pouvoir suggestif de l'image, matérialisation inquiétante et majestueuse d'un érotisme qui tend à refouler les déviations les plus naïves d'un mysticisme privé de sens.

Il y a chez Kawalerowicz un goût certain pour l'ordonnance plastique, la science accomplie des cadrages. Les maussades le lui ont reproché. Mais à ces empêcheurs-de-filmer-en-beau, je demande : comment auriez-vous résolu cette gageure qui consistait à rendre directement perceptible l'ambivalence des personnages ? Peut-on critiquer Kawalerowicz quand il traque avec une joie innocente et naïve les entrechats d'une nonne toute vêtue de blanc, jouant avec son ombre (avec son démon ?) dans l'éclatante luminosité d'un cloître ? Et quand, avec beaucoup plus de perfidie, il fait interpréter par le même acteur le personnage de l'abbé et celui du rabbin (que Suryn est venu consulter). Sans doute, cette lutte de l'homme rationnel et de l'homme mystique, aussi acharnée que la lutte de l'ange et du démon, est-elle prétexte à d'éblouissantes virtuosités techniques. Mais rien n'est gratuit. La réflexion du cinéaste guide la démarche de la caméra. Jamais l'inverse.

Mère Jeanne des Anges, étant un film qui fustige les conformismes et les mensonges, a parfaitement évité de succomber au conformisme de l'écriture.

Somme toute, il s'agit peut-être d'une œuvre de totale libération.

Jean-Loup PASSEK

« *Au départ je voulais que mon film fût discursif, qu'il défendît l'explication matérialiste de la psychologie de l'homme, qu'il démasquât la vérité falsifiée du destin de l'homme, Je voulais que ce film fût un film sur la nature humaine et sur son autodéfense face aux restrictions et aux dogmes qui lui sont imposés. Dans cette tentative, j'ai donné le rôle principal au sentiment que l'on nomme amour. Car finalement, Mère Jeanne des Anges est l'histoire amoureuse d'un curé et d'une nonne, l'histoire amoureuse d'un homme et d'une femme portant l'habit. »*

Jerzy KAWALEROWICZ.

Opinions :

« C'est dans l'invention du 'matériel plastique' — cette réalité objective qui doit incarner les mille nuances de l'idée, des sentiments, du conflit que Kawalerowicz s'affirme un cinéaste inspiré. Le séchoir-grenier du couvent avec ses pigeons, c'est aussi le grenier de *Senso* où la foi déjà était trahie par l'amour, la blancheur des draps relayée par celle des pigeons redouble la quête d'une impossible pureté. Mère Jeanne tire les draps un à un comme autant de rideaux d'alcôve, écartant à chaque pas les obstacles qui la séparent de l'abbé. Marche vers une communion interdite. »

Barthélemy AMENGUAL (*Études cinématographiques*, Paris, nos 62-63).

« Le drame du Père Suryn est celui de la naissance d'un amour et de la découverte d'un corps. Le mysticisme sévère n'est rendu possible que par l'inexpérience de la vie. Aussi la rencontre concrète avec une femme, jadis considérée comme objet lointain de tentation, aura-t-elle raison de toutes les mortifications et autopunitions. »

Raymond LEFEVRE (*Image et Son*, Paris, no 155, octobre 1962).

« Annoncé comme psychologique, ce film trahit une ignorance des principes les plus élémentaires de la psychologie religieuse. Il démontre que ses promoteurs n'ont plus d'autres arguments contre la religion que la raillerie, la diffamation, les insinuations et la violation des sentiments religieux. Et l'on sait que c'est l'arme la plus faible dans la lutte pour la vérité. »

Office catholique polonais du cinéma.

Jerzy Kawalerowicz

Né à Gvozdets (Ukraine) le 19 janvier 1922. Diplômé de l'Institut cinématographique de Cracovie en 1945, il tourne sa première œuvre en 1951 : *Le Moulin du village*. En 1954, il réalise en film, *Cellulose*, d'après un roman de Newerly (2 parties : *Une nuit de souvenirs* et *Sous l'étoile phrygienne*). Nommé directeur artistique du groupe cinématographique *Kadr* en 1955, il s'affirme avec Wajda et Munk comme l'un des principaux réalisateurs polonais de l'après-guerre : *L'Ombre* (1956), *La Vraie Fin de la guerre* (1957), *Train de nuit* (1959), *Mère Jeanne des Anges* qui reçoit au Festival de Cannes (1961) le prix spécial du jury; puis, en 1964-1965, une grande fresque historique : *Pharaon*, d'après le roman de Boleslaw Prus, et en 1968, *Le Jeu*. Depuis 1968, il fait partie du groupe cinématographique *Plan*.

En 1970, il tourne, en Italie, *Maddalena*.

Bibliographie

- AMENGUAL (Barthélemy), *L'Ambivalence de Mère Jeanne des Anges*, in *Études cinématographiques*, nos 62-63 (Spécial Kawalerowicz).
- DOUCHET (Jean), *Mère Jeanne des Anges*, in *Arts*, Paris, 7 juin 1961.
- FLACON (Michel), *Mère Jeanne des Anges*, in *Cinéma 61*, n° 57.
- LEFÈVRE (Raymond), *Mère Jeanne des Anges* (fiche culturelle très complète avec découpage technique), in *Image et Son*, n° 155, octobre 1962.
- SADOU (Georges), *Mère Jeanne des Anges*, in *Les Lettres françaises*, n° 877, mai 1961.
- SICLIER (Jacques), *Paphnuce et les Chacals*, in *Cahiers du cinéma*, n° 121, juillet 1961.
- THIRARD (Paul-Louis), *Le Père Joseph et la Mère Jeanne*, in *Positif*, n° 41, septembre 1961.

Synopsis

Dans un couvent du sud-est de la Pologne, d'étranges scènes de possessions diaboliques analogues à celles de Loudun au temps de Richelieu défrayent la chronique. Les exorcismes pratiqués sont demeurés vains. A son tour l'ascétique abbé Suryn va tenter par d'autres méthodes de chasser le Malin. Il s'attache tout particulièrement au cas de la belle Mère Jeanne des Anges, s'isolant en sa compagnie pour des séances de prière et de mortification. L'amour commence à naître entre eux. Parallèlement, la jeune sœur tourière Marguerite s'éprend d'un chambellan qui fait halte dans l'auberge du hameau. Devant l'apparent échec de son action, l'abbé Suryn décide de prendre sur lui les démons de Mère Jeanne des Anges. Pour ce, il massacre à la hache deux innocents. Tandis que le chambellan s'enfuit épouvanté, sœur Marguerite rapporte à sa supérieure l'ultime message de l'abbé : il a accompli son forfait par amour pour elle, assurant consciemment sa damnation pour mieux la sauver.

FICHE TECHNIQUE

Mère Jeanne des Anges *Matka Joanna od Aniolów*

(1961)

Réalisation : Jerzy Kawalerowicz.

Production : Film *Polski-Warszawa*. Ensemble *Kadr* (Pologne).

Scénario : Jerzy Kawalerowicz, Tadeusz Konwicki.

D'après un roman de : Jaroslaw Iwaszkiewicz.

Procédé : noir et blanc.

Chef opérateur : Jerzy Wojcik.

Directeur de production : Ludwig Hager.

Décorateurs : Roman Mann, Tadeusz Wybult.

Durée : 110 min.

Distributeur en France : *Athos Film*.

Sortie en France : juin 1961.

Musique : Adam Walacinski.

Interprétation :

Lucyna Winnicka

Mère Jeanne des Anges

Mieczyslaw Voit

Le Père Suryn

Anna Ciepielewska

Sœur Marguerite

Stanislaw Jasiukiewicz

Le chambellan

Kazimier Fabisak

Le vieux curé

Maria Chwalibog

La servante

Zygmunt Zintel

Wolodkiewicz

et Franciszek Pieczka, Jaroslaw Kuszewski, Lech Wojciechowski, Marian Nosek.